

## Maurice Genevoix, le Rouergue et les Rouergats

*L'entrée au Panthéon, le 11 novembre 2020, de l'écrivain et académicien Maurice Genevoix nous donne l'occasion de publier à nouveau un article de notre regretté collègue Léon Roucoules, publié en 1980 dans la Revue du Rouergue. Décédé en 1986, ce médecin, par ailleurs professeur d'université (Paris-Descartes) et président, un temps, de l'Académie de chirurgie dentaire, avait aussi dirigé, outre la Maison du Rouergue, différentes institutions amicalistes, notamment L'Aveyronnaise de Paris. Les hasards de la vie l'amènèrent à faire connaissance et à tisser des liens d'amitié avec Maurice Genevoix.*

*Ce dernier, étroitement lié au Rouergue en raison de sa propre histoire familiale, n'était pas insensible aux activités et aux travaux de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à tel point qu'il accepta le titre de membre d'honneur de celle-ci.*

*Sans doute l'écrivain n'ignorait-il pas aussi que cette institution culturelle conservait, au sein de sa riche bibliothèque, le manuscrit original des Mémoires d'un calviniste de Millau, extraordinaire journal des guerres de Religion en Rouergue et des troubles qui ensanglantèrent la province de 1560 à 1582. Ce précieux document avait été publié en 1911 par les soins de l'érudit Jean-Louis Rigal, dans la collection des Archives historiques du Rouergue, et c'est sans doute cet ouvrage que Maurice Genevoix avait consulté, lors de son séjour prolongé à Saint-Victor-et-Melviu, durant l'Occupation allemande, et qui inspira l'écriture de son roman Sanglar, publié en 1946, puis repris en 1979 sous un nouveau titre : La Motte rouge.*

*Maurice Genevoix présida ainsi, en compagnie de Charles Samaran, membre de l'Institut, ancien directeur des Archives de France, une première séance exceptionnelle de notre association à Paris, qui se déroula à la Maison du Rouergue le 17 mai 1972. Au cours de son allocution, le secrétaire perpétuel de*

*l'Académie française, accompagné de son épouse, d'origine aveyronnaise, « se plut à rappeler les liens étroits qui le rattachent au Rouergue... et félicita la Société de la vitalité dont elle faisait preuve, et de l'excellente initiative qui lui avait permis de réunir à Paris une aussi brillante et nombreuse assistance » (Procès-verbaux des séances de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, t. XXXXI, 2<sup>e</sup> fascicule, 1972, p. 176). Des obligations personnelles ne lui permirent cependant pas de présider la seconde sortie foraine que notre association organisa dans la capitale, le 7 avril 1976, ainsi que l'atteste un courrier qu'il adressa au président Pierre Carrère et que nous reproduisons ci-dessous. Dix ans auparavant, en 1966, à l'occasion du banquet annuel de L'Aveyronnaise de Paris, le grand écrivain combattant de la première guerre mondiale et l'amoureux des bords de Loire avait tenu à nouveau à rappeler son attachement à notre département, ajoutant combien « son cœur battait à l'unisson du nôtre et qu'il se sentait vraiment appartenir au Rouergue si riche de ses souvenirs les plus chers » (Revue du Rouergue, octobre-décembre 1966, n° 80, p. 466).*

*Nous tenions, à notre tour, à rendre ce modeste hommage à Maurice Genevoix.*

**Pierre Lançon**

Loin de nous la prétention de penser et d'affirmer que Maurice Genevoix, à l'instar d'une vedette noire, n'a aimé que deux pays, le sien et le Rouergue. Son œuvre démontre le contraire. Il a apprécié et décrit bien d'autres lieux, de Grèce, d'Afrique ou du Canada, et leur singulière nature. Mais il est vrai que, pour des raisons sentimentales, conjugales, familiales et amicales, il a particulièrement connu et aimé le Rouergue.

\*

Maurice Genevoix avait en effet épousé, en premières noces, Yvonne Montrosier, fille d'un restaurateur-hôtelier de Saint-Victor, petit bourg de la région de Saint-Affrique. Quoique médecin de son état, et donc connaissant les risques que lui feraient courir une grossesse, elle désirait un enfant. Elle mourut en couches, peu avant 1940. L'écrivain, qui vivait alors aux Vernelles, en sa maison dominant la Loire qu'il avait choisie, achetée et restaurée avec amour de 1927 à 1929, pratiquement seul en cette période d'exode et de défaite, se trouva désemparé.

Il se réfugia, pour ne pas connaître l'Occupation, auprès de ses beaux-parents, à Saint-Victor, dans ce village médiéval du Causse, à quelque distance des raspes abruptes de la vallée du Tarn. C'est là qu'il rencontra celle qui devait devenir sa seconde épouse. Suzanne Neyrolles, épouse Viales, venait de perdre son mari. Elle était mère d'une toute petite fille, Françoise. Elle avait été la meilleure amie de collègue d'Yvonne Montrosier et continuait à visiter ses parents affligés.

Maurice Genevoix, malgré la cinquantaine, avait beaucoup de charme, autant physique qu'intellectuel. Il avait derrière lui une carrière littéraire remarquable, puisque le prix Goncourt lui avait été attribué, dès 1925, pour son roman *Raboliot*.

Vivant sous le même toit, mangeant à la même table, Maurice et Suzanne

s'apprécièrent mutuellement et décidèrent d'unir leur existence. L'écrivain adorait les enfants et la jeune femme admirait la jeunesse d'esprit et l'humour du grand auteur. Le mariage eut lieu le 19 février 1943. Le ménage s'enrichit d'une autre fille, Sylvie. Françoise et Sylvie ont été la joie de Maurice et Suzanne Genevoix et, jusqu'à son dernier jour, Maurice les aima d'un amour égal, et chacune l'adorait... comme un dieu.

Comment, dès lors, ne pas se rappeler avec reconnaissance le lieu d'origine de ce bonheur familial, et souhaiter le revoir ? Les Genevoix séjournèrent bien souvent à Saint-Victor, entourés de l'affection des Montrosier et de leur fils. Néanmoins, après la mort des vieux hôteliers, le séjour se transforma en passage. Mais chaque fois la tombe d'Yvonne Montrosier était fleurie. Ils s'arrêtaient alors à Saint-Affrique, chez la sœur et le beau-frère de Mme Genevoix, Mme et M<sup>r</sup> Gintrand, enseignants de la ville. Ils rendaient visite au couple Émile Borel-Camille Marbo, alors domicilié dans cette petite capitale de la Haute-Marche méridionale. Ils évoquaient avec eux des souvenirs de leurs rencontres parisiennes, et la mémoire d'amis disparus, en particulier celle de Paul Valéry, lui aussi attaché au Rouergue par ses amitiés.

Après la mort d'Emile Borel, en 1956, c'est à Cornus, où résidait Mme Borel pendant la belle saison, que les Genevoix s'arrêtaient pour saluer leur amie, avant de continuer leur voyage vers la Provence, le Languedoc ou l'Espagne par des routes rappelant déjà celles de Florence ou de Barcelone.

\*

Depuis 1964, je rencontrais à Paris, ou en Rouergue, Mme Émile Borel, avec qui j'avais lié amitié après avoir organisé, en 1964, à la Maison du Rouergue, une exposition et une série de conférences en mémoire et en l'honneur de son mari, le savant mathématicien.

C'est par son amical intermédiaire que je sollicitai de Maurice Genevoix, en 1966, qu'il accepte de présider le dîner de gala de l'Aveyronnaise de Paris, dans les salons du Pavillon Dauphine. Maurice Genevoix accepta l'invitation, ainsi que Mme Genevoix, et c'est ainsi, qu'entourés de deux cents convives, parmi lesquels de très hautes personnalités rouergates et parisiennes, nous fîmes connaissance.

Certes, j'avais déjà entendu l'auteur de *Raboliot* raconter son aventure avec l'Écureuil, lors d'une manifestation littéraire à la Sorbonne, et je connaissais certains de ses romans, en particulier sur son adolescence. Je connaissais aussi la Sologne car je chassais à cette époque à Isdes, près de Sully-sur-Loire, sur un terroir fort ressemblant à celui qui était décrit dans le roman célèbre.

Nos avons donc rapidement trouvé un premier sujet de conversation, et fait assaut de notations, de sensations et de sentiments sur les étangs embrumés, les couchers de soleil rougeoyants sur les eaux calmes, les cris, les chants ou les bruissements d'ailes des oiseaux, les odeurs et les plantes de la forêt, le caractère des braconniers et des gardes, mais aussi sur le cours harmonieux de la Loire, sur le passé de ce vieux pays lui aussi celtique, sur la limpidité des

eaux dans lesquelles se mirent des quais déserts, de vieilles églises romanes muettes ou les tours pointues de quelque château Renaissance.

J'eus l'impudence de demander au Maître s'il avait écrit quelque roman dont l'action se passait en Rouergue. Sans être choqué par la question, Maurice Genevoix me rappela son séjour à Saint-Victor et sa quête quasi quotidienne d'images et de sensations dans les alentours, me prouvant ainsi sa parfaite connaissance d'un pays pour moi familier. Il me cita le titre de son roman écrit en 1942-43, *Sanglar*, et la date de sa parution en 1946, ainsi retardée en raison des risques que n'aurait pas manqué de lui faire courir l'évocation des troubles et des atrocités d'une période quelque peu semblable à celle de l'Occupation. Il suffit de relire ce roman, récemment réédité sous le titre de *La motte rouge*, pour être convaincu de l'art et de la sensibilité de l'auteur, dans les descriptions du Causse dont « l'ardente rousseur des terres s'opposait à la verdure des petits chênes s'accrochant aux "raspes" du Tarn dont l'eau verte et miroitante se déchirait aux dents du roc ».

\*

D'autres rencontres suivirent cette première prise de contact.

Maurice Genevoix m'ayant demandé, à quelques semaines de ce dîner, un rendez-vous pour une consultation sur sa denture, je le reçus dans mon cabinet. Il me demanda de pratiquer les soins nécessaires et c'est ainsi que j'eus maintes fois des occasions de converser avec lui... car il était disert, toujours prêt à raconter quelque anecdote, ce que je l'incitais à faire en raison du plaisir que j'en prenais.

Littérature, poésie, théâtre étaient prétextes à nos échanges d'idées premières, mais ensuite les événements politiques donnaient lieu à quelques joutes à fleurets mouchetés, car il n'aimait guère certains hommes politiques. Il est vrai qu'il connaissait mieux que moi l'envers du décor par ses fonctions et ses relations dans le Monde parisien. Que de détails savoureux j'ai entendu sur le comportement et les caractères singuliers de certains grands personnages de l'État, y compris du plus grand, et de personnalités du monde littéraire ou artistique... qu'il avait eu l'occasion de rencontrer dans les réceptions élyséennes, les soirées à l'Opéra ou les dîners à Versailles, dans la galerie des Glaces !

Il n'y avait guère de rencontres qui ne soient l'occasion de parler de la guerre de 1914, qui avait, dans son esprit, son cœur et sa chair, laissé des traces indélébiles. Ses récits et ses anecdotes me rappelaient ce que j'avais entendu, enfant, de la bouche de deux de mes cousins germains, portant le même nom de Louis Roucoules, le premier très gravement atteint dans sa chair, le second dans sa destinée par une mort brutale lors du retour d'une attaque. Et je comprenais son horreur de la guerre, quelles qu'en soient les raisons.

Mais chaque visite ne manquait pas de se terminer sur l'évocation du Rouergue, soit qu'il me donne son avis et formule ses critiques sur le style et les négligences de versification de poèmes que je lui soumettais, poèmes sur le Rouergue, bien sûr, soit qu'il me demande des nouvelles de l'activité de nos associations amicalistes ou culturelles.

Maurice Genevoix me faisait adresser des invitations pour la réception de quelque nouveau membre sous la Coupole, ce qui me donnait l'occasion de voir un grand nombre de personnalités littéraires et d'entendre des allocutions remarquables. Mais je préférais les invitations personnelles en son appartement du quai de Conti, où j'eus l'occasion d'être présenté à d'autres académiciens, avec lesquels je pus converser, et parfois établir quelques relations. L'accueil chaleureux de Mme et M<sup>r</sup> Genevoix, la délicate courtoisie de leurs actes, la simplicité de leur attitude tranchaient agréablement avec le snobisme quelque peu prétentieux de certains invités.

C'est ce caractère qui m'autorisa à demander au Secrétaire général de l'Académie française une grande faveur : celle de présider une réunion de la Société des lettres de l'Aveyron, à Paris.

C'était une grande faveur, car Maurice Genevoix m'avait confié à plusieurs reprises combien ses charges administratives étaient lourdes, ses obligations protocolaires excessives, ses recherches documentaires pour les ouvrages qu'il continuait à écrire régulièrement, longues et difficiles, et donc combien ses loisirs étaient minimisés...

Il accepta néanmoins cette présidence, et il l'assuma sans désemparer tout au long de la journée du 17 mai 1972. Il était accompagné de Mme Genevoix, dont il savait tout le plaisir qu'elle avait de se retrouver avec des compatriotes... à l'accent familial. Cette rencontre culturelle eut un grand succès. Et Maurice Genevoix m'assura être ravi, non seulement de la journée amicale qui lui avait été offerte, mais de la qualité des conférences entendues sur notre chère province... tout aussi chère à son cœur.

\*

En 1973, voulant se libérer d'obligations trop absorbantes et pesantes pour son âge, Maurice Genevoix se démit du secrétariat général de l'Académie française. Il désirait s'adonner davantage à ce qu'il appelait « l'Écriture » et, dans plusieurs messages à travers plusieurs œuvres, « témoigner » de ce qu'il n'avait cessé d'être, un poète de la Nature, amoureux de la vie.

Dès lors, il séjourna plus de temps aux Vernelles, proches de Saint-Denis-l'Hôtel, qu'à Paris, dans son appartement d'Auteuil, rue Davioud.

Nos rencontres s'espacèrent. Nos relations ne furent ensuite qu'épistolaires, à l'époque des vœux, ou pour quelque demande de texte devant illustrer un programme de congrès tourangel.

Il m'arriva de lui demander d'intervenir pour faire accepter par la Commission du dictionnaire telle ou telle définition de terme médical ou dentaire, que la Commission de terminologie médicale nationale, présidée par le professeur Jean Bernard, et à laquelle j'appartiens, avait rédigée. Il le fit toujours avec grâce et efficacité... et la secrétaire de l'Institut – sa belle-sœur, sœur de Mme Genevoix – me transmettait le résultat.

On le voit, le Rouergue n'était pas absent de l'Académie française, bien avant l'entrée d'Alain Peyrefitte, quai Conti, et sa réception sous la Coupole !

Tout au début de cet été 1980, lors d'une réception à la Bibliothèque nationale en l'honneur d'un roi nordique, j'eus l'occasion de rencontrer Mme Genevoix. Je venais de lire, avec passion, le dernier ouvrage de son mari, *30 000 jours*, et d'assister, par l'intermédiaire de la Télévision, à la présentation orale de ce testament philosophique. Je priai Mme Genevoix de le féliciter de sa vivacité d'esprit et de répartie, de son humour malicieux et de cet « engouement nuancé d'ironie » qui le caractérisait tout autant que son émouvant personnage de Fernand d'Aubel... mais aussi du message qu'il transmettait avec tant d'art et de conviction sur ce que doit être le sens d'une existence. Nous avons demandé à Mme Genevoix, avant de la quitter, la permission de déposer chez eux, rue Davioud, un exemplaire de ces *30 000 jours* pour le reprendre dédicacé. Mme Genevoix m'avait prié de ne le faire qu'en automne, à leur rentrée de vacances, car celles-ci commençaient dès le lendemain par un voyage en Suisse, avant leur séjour rituel et estival en Espagne.

Hélas ! Cet ouvrage ne portera pas, sur la page de garde, l'écriture menue mais très lisible du Maître, ornement précieux de plusieurs romans de ma bibliothèque. Mais, avant de le ranger, tristement, près des autres, je l'ai relu, lentement, méditant sur chaque fait, chaque phrase, chaque mot... comparant ce qu'il disait avoir été avec ce que j'avais apprécié de sa personnalité.

« Je n'ai pas trouvé de différence.

Jamais homme ne s'est aussi loyalement et exactement défini : un homme voué à « l'Écriture »,

une écriture qui l'a rendu « solidaire » des autres  
et « témoin d'une époque »,  
une écriture nuancée et subtile, précise et harmonieuse  
d'un homme de grande culture,  
d'un homme resté modeste et sans autre prétention  
que d'avoir été ce qu'il avait  
désiré, un homme libre,  
d'avoir été un « romancier-poète »,  
amoureux de paysages divers mais passionné  
de ceux de son pays,  
un philosophe serein et optimiste.

Notre pensée se reporte deux ans en arrière,

vers le départ d'un autre poète,

Pierre Loubière,

que Maurice Genevoix connaissait bien

et appréciait à sa juste valeur.

Et je retrouve dans deux quatrains du premier

comme l'écho de la pensée

du second. »

*« Il faut croire au cycle de la graine  
Aimer l'arbre et l'oiseau et la neige et la fleur  
Lier sa vie à d'autres vies car rien n'est vain  
Tant qu'aveugles et fous s'embusquent dans nos cœurs.*

*Morts qui veillez sur nous, gardez votre confiance  
En l'Homme, quels que soient ses cruels passe-temps  
Et gardez dans vos yeux le ciel de votre enfance  
Afin que tout poème innocent le temps. »*

Il n'y avait pas de différence entre les caractères de Maurice Genevoix et de Pierre Loubière. C'est ce qu'ont démontré par leurs œuvres ces deux auteurs éternellement fidèles au pays de leur enfance, et aux joies naïves et pures que donne la Nature qui le caractérisait.

Et c'est la raison de notre reconnaissance et égale admiration.

**Léon ROUCOULES**